



HODA BARAKAT  
page III



## De l'empire latin

De la Renaissance à nos jours, Françoise Waquet analyse les usages et les rôles d'une langue tenue pour « morte » dès le Moyen Âge

**R**osa rosa rosam/Rosae rosae rosa. » Dans le beau livre qu'elle consacre aux usages et aux rôles du latin dans le monde occidental depuis la Renaissance, Françoise Waquet cite cette chanson de Jacques Brel. Elle y entend les répétitions mécaniques qui scandèrent le pensum obligé de milliers d'écoliers, mais aussi la nostalgie du temps des émois et des grandes espérances. « C'est le tango du temps béni/C'est le tango que l'on regrette. »

Françoise Waquet est connue dans la communauté des historiens et de leurs lecteurs par de remarquables travaux sur la république

Roger Chartier

des lettres, celle des savants et des érudits que liaient entre 1660 et 1750 une même éthique et de semblables pratiques intellectuelles. Elargissant son propos, elle offre aujourd'hui une réflexion originale et profonde sur les multiples emplois de la langue que Joseph de Maistre qualifia de « signe européen ». Elle n'a voulu écrire ni une étude philologique des évolutions de la langue latine, ni une histoire pédagogique des techniques de son enseignement, mais « une histoire culturelle du latin à l'époque moderne qui retracerait et analyserait les usages que l'on fit du latin à l'époque moderne et les discours que l'on tint à son sujet, leur contenu, mais aussi la volonté qui les porta, la stratégie qui les soutint ».

Un constat paradoxal sous-tend la démonstration : alors qu'il était devenu une langue morte depuis le haut Moyen Âge, quand les populations d'Occident adoptèrent les langues vulgaires, le latin demeura pourtant bien vivant entre XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, et même au-delà. Il était la langue de l'école, celle que l'on enseignait et celle dans laquelle les savoirs sont transmis. Même lorsque les professeurs cessèrent

d'enseigner en latin, celui-ci resta essentiel dans toutes les éducations classiques – celles données par le lycée, le *Gymnasium* ou la *public school*. Ce qui fait que Françoise Waquet désigne le XIX<sup>e</sup> siècle comme celui de la « royauté » du latin dans l'enseignement.

Elle montre que l'on aurait tort de lier trop étroitement les avancées de la pensée moderne à l'abandon de la langue ancienne. Le *Discours de la méthode*, de Descartes, ou les *Discorsi*, de Gallée, ne doivent pas masquer que, jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les savants choisirent d'écrire leurs œuvres soit en latin, soit en vulgaire en fonction des lecteurs qu'ils voulaient atteindre, que plusieurs des textes fondateurs de la science nouvelle ou de la philosophie critique ne circulèrent largement qu'après avoir été traduits en latin et que, dans l'espace germanique au moins, nombreux furent les périodiques érudits publiés dans la langue

« morte ». Dans l'Occident chrétien, le latin fut aussi, fut surtout, la langue de la Révélation. Si l'Eglise accepta assez tôt la prédication en langue vulgaire, elle décida au concile de Trente que la langue du sacrement et de la liturgie ne pouvait être que latine. L'usage religieux d'une langue que les fidèles ne parlaient pas marquait une stricte séparation entre les clercs et les laïcs. Le latin devait protéger les Ecritures des interprétations hérétiques et tenir à distance le mystère sacré. De là, les fortes restrictions mises par l'Eglise à la lecture de la Bible en traduction et les faibles concessions faites à la langue vulgaire dans le rituel.

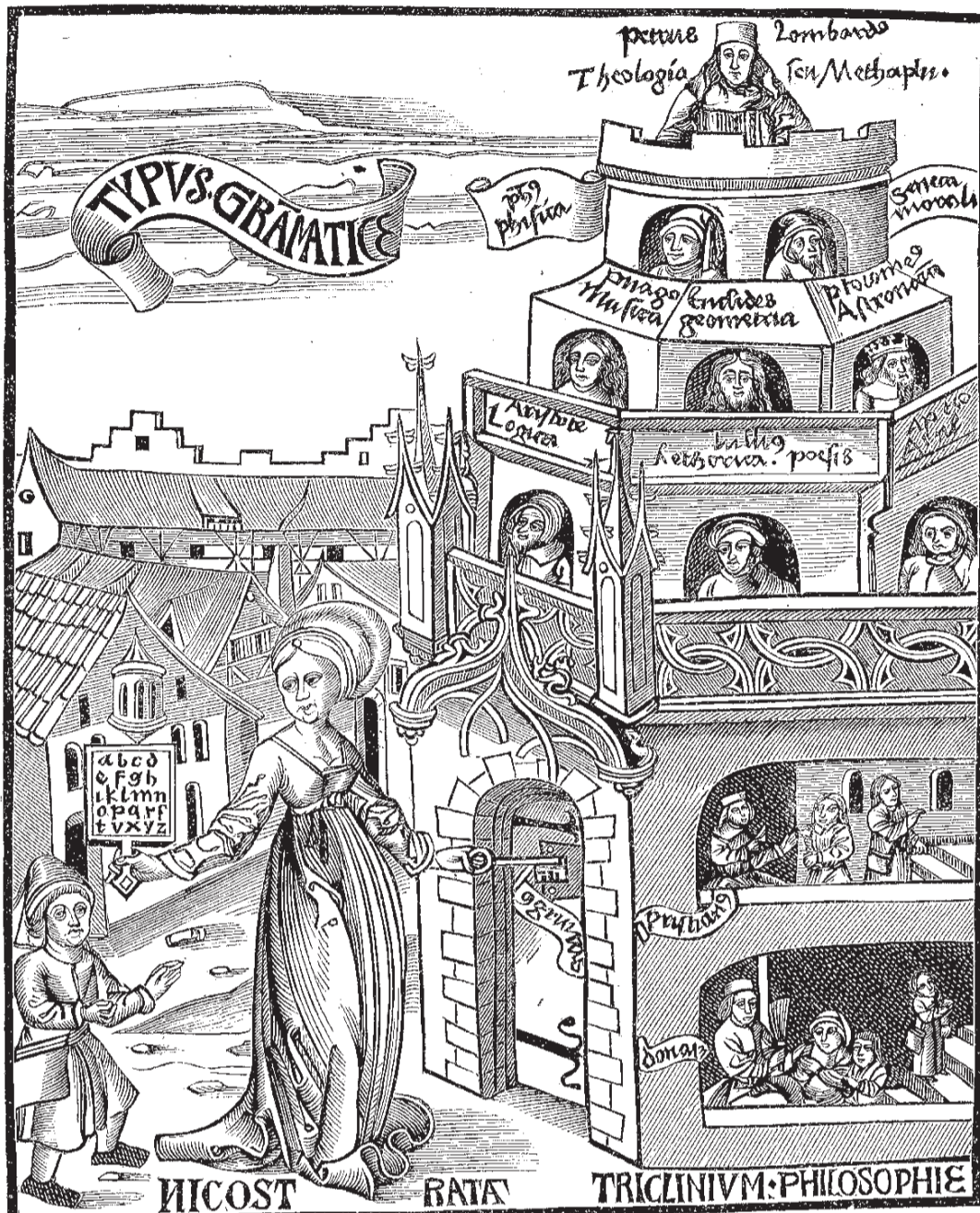
Françoise Waquet note que l'attachement de Rome au latin ne doit pas faire oublier que dans les églises nées de la Réforme la langue ancienne ne perdait pas ses droits. Les réformés, à commencer par Luther et Calvin, publièrent certaines de leurs œuvres essentielles en latin, et celui-ci avait une place fondamentale dans la formation des pasteurs ou l'enseignement donné en terres protestantes. La frontière religieuse n'est donc pas une frontière linguistique, latin

catholique d'un côté, langues vulgaires protestantes de l'autre. L'Europe réformée transmet, certes, le message évangélique dans la langue des peuples, mais elle n'abandonna pas, pour autant, celle des « clercs ».

Françoise Waquet aurait pu s'arrêter avec cet inventaire minutieux des emplois du latin dans le monde occidental et conclure avec leur effacement, plus précoce pour la communication érudite, plus tardif pour l'école et l'Eglise. Mais deux questions l'ont conduite à prolonger l'enquête. Tout d'abord, qu'en était-il véritablement de la connaissance du latin ? Une belle anthologie des lamentations des maîtres et des tourments de leurs élèves semble donner raison à Heine, qui écrivait : « Il ne serait pas resté beaucoup de temps aux Romains pour conquérir le monde s'ils avaient d'abord dû apprendre le latin. »

Constatant les écarts considérables entre le latin de la république des lettres et la langue classique et les difficultés de compréhension du latin parlé du fait de ses diverses prononciations, Françoise Waquet conclut que, même chez les lettrés, la connaissance du latin n'était pas ce qu'elle aurait dû être. La situation ne pouvait qu'être pire pour tous ceux qui ne l'avaient pas appris au-delà des rudiments. Pourtant, cette langue non sue ne leur était pas totalement étrangère. Ils tentaient de l'appropriation en donnant des significations familières aux mots et aux formules maintes fois entendus à l'église. C'est ainsi qu'en Toscane le « *Sanctificetur* » du *Pater Noster* donna naissance à un nouveau saint, « *Santo Ficè* », et que les mots « *da nobis hodie* » furent compris comme se référant à une certaine « *donna Bisodia* ».

Seconde question : pourquoi le latin demeura-t-il l'élément essentiel de l'éducation des élites alors même qu'il avait perdu toute utilité professionnelle ? Une première réponse lie la perpétuation du modèle humaniste de formation avec la reproduction d'une distinction sociale. Bien plus que la connaissance d'une langue morte, l'apprentissage du latin était exercice



Gravure sur bois de la « Margarita philosophica » (1508) représentant les différents degrés de l'enseignement universitaire

de raisonnement, fortification de la mémoire, formation du caractère et du goût. Il était ainsi un puissant signe de différence et le sûr indicateur d'une condition supérieure. Les caricatures des pédants de collège, ridiculisés pour leurs latinismes amphigouriques, du *Holofernes* de *Love's Labour's Lost* au *Granger* du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, auraient pu éloigner les éducations aristocratiques de la langue ancienne. Ce fut le triomphe du collège qui en fit le code de reconnaissance d'une élite à la fois civilisée et lettrée.

La pratique du latin devenait, du coup, un critère d'exclusion des femmes, tenues pour « illettrées »

puisque leur éducation ignorait (sauf rares exceptions) la langue ancienne, et un instrument de la domination exercée sur les peuples. Une telle « violence symbolique » trouve une forme spectaculaire avec les inscriptions latines, monumentales et illisibles, qui indiquent dans les villes l'emprise du pouvoir sur le territoire et ses habitants.

LE LATIN OU L'EMPIRE D'UN SIGNE XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle de Françoise Waquet. Albin Michel, « L'évolution de l'humanité », 420 p., 150 F, (22,87 €).

Lire la suite page VII

## Le « credo esthétique » de Dostoïevski

L'auteur des « Frères Karamazov » tel qu'en lui-même à travers le premier tome de sa correspondance

### CORRESPONDANCE

de Dostoïevski.  
Edition présentée et annotée par Jacques Cattaueu.  
Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Ed. Bartillat, 812 p., 310 F (47,26 €) jusqu'au 28 février, 350 F (53,36 €) ensuite.

### DOSTOÏEVSKI

Les années miraculeuses (1865-1871)  
de Joseph Frank.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Aline Weill, Solin-Actes Sud, 714 p., 195 F, 29,73 €.

**S**aint-Petersbourg, le 16 août 1839. Deux mois après la disparition de son père, vraisemblablement assassiné par ses serfs, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, élève à l'École centrale du génie, écrit à Mikhaïl, son frère, aîné d'un an : « Je suis sûr de moi. L'homme est un

mystère. Il faut l'élucider, et si tu passes ta vie entière à cela, ne dis pas que tu as perdu ton temps ; je m'occupe du mystère car je veux être un homme. » A aucun moment l'écrivain ne dérogera à ce programme énoncé par un garçon de dix-huit ans, soutenu, au-delà du commun,

Jean-Louis Perrier

par le premier des credo dostoïevskiens : croire en soi. Dieu ? La Russie ? Le peuple ? Il y est, il y viendra. Jusqu'à la nausée. A condition qu'il réaffirme de lui-même leur prééminence. Le baigne, la misère, la dépression, l'épilepsie, le « garrot » du jeu, chaque tentative de réduire de l'extérieur ou de l'intérieur la forteresse du moi contribue à la renforcer. Et Mikhaïl, son « ami très cher et aimé », avant tout autre éveillé à son génie, en est le rempart assuré.

La première lettre de Fedor, après quatre années d'« enterré vivant » en Sibérie, lui est destinée. Il s'inquiète : « Comment te communiquer ma tête ? » Le bagnard devenu simple soldat geint, sollicite (de

l'argent et des livres) et repart de plus belle : « L'avenir m'appartient et je vois tout ce que je ferai, comme si c'était là, devant moi. Je suis content de ma vie. » Mikhaïl est ce correspondant idéal qui manifeste une dévotion pratique envers son frère. Il peut faire passer les propos de l'écrivain (et publiciste) en actes, par les voies étroites de la politique des hommes et de l'économie des choses ; il sait peser la présence d'une maîtresse dans la lointaine Italie autant que le besoin de retraite de Fedor. Et comment mieux approcher l'idée, essentielle, de fraternité ailleurs que dans l'orbite de celui qui est déjà un frère ? La mort de Mikhaïl, qui succède de peu à celle de Maria Dmitrievna, la première femme de Dostoïevski, laisse le romancier à jamais endetté envers lui.

Avec quatre-vingt-quatre lettres sur deux cent quarante-huit, Mikhaïl est le destinataire essentiel de ce premier tome de la *Correspondance* de l'auteur des *Frères Karamazov*. Il s'agit là de la première pu-

blication intégrale de ses lettres, annotées et présentées avec un enthousiasme justifié par l'éminent Jacques Cattaueu, comme « l'expression la plus achevée de sa personnalité et le récit le plus complet de sa vie ». Entre 1949 et 1961, Calmann-Lévy avait publié environ quatre cents missives, envoyées jusqu'à la date de 1871. Au terme du troisième tome de la présente édition, prévue courir jusqu'à sa mort, en 1881, on devrait approcher les neuf cents lettres, partagées en trois grands cycles : 1832-1864 (en compagnie de Mikhaïl) ; 1865-1873 (centré sur les rapports avec sa seconde épouse, la très jeune Anna Grigorievna) ; et 1874-1881 (le retour à Pétersbourg, la reconnaissance et le triomphe de l'auteur du *Journal d'un écrivain*).

Cette *Correspondance* « nous offre le credo esthétique de Dostoïevski », relève Jacques Cattaueu, qui rappelle en outre combien la lettre servait de « catalyseur » au romancier, forcé de résumer ses projets aux éditeurs pour les vendre.

Lire la suite page III

BENOÎT  
DUTEURTRE

LES  
MALENTENDUS

roman



GALLIMARD



# Folies guerrières

Si la guerre est un motif récurrent dans l'œuvre de la Libanaise Hoda Barakat, elle s'offre ici comme le contrepoint de la déchirure qui oppose un être à lui-même et au reste du monde

**LES ILLUMINÉS**

(Ahl al-Hawâ)  
de Hoda Barakat.  
Traduit de l'arabe (Liban)  
par François Zabbal,  
Actes Sud, 188 p., 109 F (16,42 €).

**L**a guerre qui bruit et gronde en sourdine, la guerre qui rend fou et lucide à la fois, cette guerre est l'aliment paradoxal dont se nourissent les romans de Hoda Barakat. Mais le conflit dont parle cet écrivain née en 1952 n'est pas seulement celui qui a ravagé si longtemps le Liban, son pays d'origine. Etablie à Paris depuis dix ans, cette chrétienne mariée à un musulman renvoie à un combat beaucoup plus large, insidieux et profond. Lorsqu'elle évoque les bombes et les mitrailleries, l'exode et les coupures d'électricité, lorsqu'elle dit la peur et la nécessité de survivre, la romancière le fait en contrepoint de l'humaine déchirure qui oppose un être à lui-même et au reste du monde. Et c'est en descendant au plus intime de ces contradictions qu'elle trame un roman étonnant, où la modernité surgit d'une langue sensuelle et forte, en dépit de quelques surcharges.

Dans *Les Illuminés*, cette langue émane d'un narrateur dont le nom n'est pas donné, pas plus que celui des lieux où passe le récit. De quelle guerre parle-t-on ? Coulant son histoire dans cet anonymat parfaitement transparent, Hoda Barakat semble signifier que les passions qui traversent son roman ne sont l'apanage ni d'un point du globe ni d'une époque. L'un des seuls endroits dont le lecteur puisse connaître le nom sera le couvent de la Croix, c'est-à-dire l'hôpital psychiatrique où est enfermé le narrateur. Un homme d'âge indéfini, peut-être plus tout jeune, mais le temps lui non plus n'est pas asservi à des bornes fixes. La mémoire du héros vacille et s'éteint parfois, laissant



FOUAD EL-KHOURY/RAPHO

dans l'ombre des grands pans de vie : « *Il me manque des saisons entières* », remarque-t-il.

Seuls surnagent vraiment certaines réflexions sur le présent dans l'asile et, surtout, la masse des souvenirs liés à un amour échoué dans le meurtre. Cet assassinat, perpétré entre ciel et pierre dans un lieu désertique, ne s'ajoute pas à ceux qui font le quotidien d'un pays en guerre. Il est le meurtre originel, celui dont découlent tous les autres et, particulièrement, les agressions liées au conflit omniprésent dans le livre. En apparence, la guerre a marqué le destin du héros plus que sa passion pour la femme dont il a partagé la vie. S'il est confiné dans un asile, lui dit-on, c'est parce que les tortures dont il a été la victime lui ont dérangé l'esprit. Mais de la prise d'otages qui fut le théâtre de ces exactions, le narrateur ne raconte guère que des impressions de douleur ou de stupéfaction, reléguant sa souffrance au rang de péripétie et

ses ravisseurs à celui de pures abstractions.

Car le véritable conflit est celui qui l'a dressé jusqu'au meurtre contre la femme aimée. Celui, aussi, qui le sépare irrémédiablement des autres. A travers lui, Hoda Barakat donne une vision très noire de la solitude absolue des individus, dont l'enfermement psychiatrique ne serait que la version ultime et caricaturale. Dans un jeu de regard qui part sans cesse du dedans vers le dehors, l'auteur installe un personnage enfoncé dans une triple réclusion. Celle du fou, qui se voit pris dans un « troupeau » d'êtres « délabrés, malades, éloignés de la vie et de son essence incandescente » : celle du citoyen d'un Etat désarticulé, où des jeunes gens peuvent à tout moment se précipiter sur vous jusqu'à faire « gicler le sang » de votre bouche ; celle de l'homme qui ne parvient pas à tolérer que la femme dont il occupe le lit « habitait un autre corps que sa seule volonté commandait ».

L'altérité, le fossé radical qui sépare les amants les plus passionnés, voilà la véritable punition. La guerre, qui fait de la femme aimée l'habitante d'une autre « zone », est la métaphore de cette malédiction. Et les combats, peut-être, le désir effrayant de supprimer l'adversaire pour éliminer cette insupportable séparation. Tout du long, le narrateur évoque une impossible fusion avec sa maîtresse en se berçant d'un rêve hermaphrodite. Les corps, largement mis en scène dans toutes leurs particularités, sont aussi régulièrement envisagés comme des éléments qui pourraient se fondre ou se reconnaître en un seul sexe. Pendant que le héros, du fond de son asile, se remémore son attrait pour les femmes viriles, son passage à l'état d'embryon, « quand tous mes chromosomes étaient féminins » - et son vain combat pour ne faire plus qu'un avec le monde.

Raphaëlle Rérolle

## Le « credo esthétique » de Dostoïevski

Suite de la page I

Mais ces trente premières années offrent bien d'autres engagements, chacun révélateur d'un instant où l'auteur de *Souvenirs de la maison des morts* manque de sombrer, avant de « *renaître sous une forme nouvelle* ». Ainsi, au temps du bain, lorsque Dieu lui « *envoie des instants de paix absolue* » et où il forge son Credo majuscule : « *Si quelqu'un me prouvait que le Christ est hors de la vérité, et que la vérité fût réellement hors du Christ, je voudrais plutôt rester avec le Christ qu'avec la vérité.* » Ainsi, le credo du jeu, après son triomphe sur la roulette de Wiesbaden : « *Je connais le secret pour gagner. Il est d'une incroyable bêtise et consiste à se contenir à chaque instant, quelles que soient les phases du jeu et à ne pas s'emballer.* »

Il y a dans ces lettres les balancements, les générosités, les calculs, les lâchetés, les repentirs et les envols soudains qui excédaient tant la mesure gidienne : « *Peut-être n'avions-nous pas d'exemple encore de lettres de littérateur si mal écrites, j'entends : avec si peu d'apprêt.* » L'impolitesse du style serait une raison supplémentaire de nous attacher à la vérité de Dostoïevski, à ce qui pointe ici et là du « *poète* » qu'il ne cessera d'opposer à l'« *artiste* » (le « *littérateur* »). Pas de parade chez lui. Souvent, il ne se résout à prendre la plume que dans l'urgence, et réaffirme dans le même temps ce qu'il lui en coûte de suspendre l'autre écriture, vitale. Il ressent cette tension rompue comme un fer qu'il se mettrait lui-même aux mains, alors qu'il sait avoir à ses trousses l'arbitraire, parfois ; les créanciers, souvent ; la postérité qu'il s'est assignée et ses propres démons, toujours.

Le premier tome de la *Correspondance* s'interrompt exactement au moment où s'ouvre le *Dostoïevski* d'un autre spécialiste, l'Américain Joseph Frank, professeur à

Princeton (Etats-Unis). Des cinq tomes de sa biographie originale, Solin-Actes Sud a décidé de ne publier que ce qui touche à la période 1865-1871, isolant les « *années miraculeuses* » revendiquées par le sous-titre - en six ans, Dostoïevski écrit en effet *Crime et châtiment*, *Le Joueur*, *L'Idiot*, *L'Eternel Mari*, *Les Démons* (1). L'opération, discutable, est menée au risque d'effacer et l'enfance et la condamnation à mort et le séjour dans la Maison des morts. Et les trente-cinq pages brillantes, écrites spécialement par le même Joseph Frank, en résumé des épisodes précédents, sont insuffisantes pour dissimuler toute trace de cette chirurgie abusive.

Pourtant, Joseph Frank est irréprochable dans la consignation des faits, dans leurs recoupements. Il a tout lu. A commencer par les œuvres dont Dostoïevski se nourrissait. Il semble avoir rencontré les amis, les rivaux, les créanciers. Chaque ombre lui est une raison pour pousser plus loin. Il est à l'écoute de toutes les résonances de l'époque. Il passe de la stricte biographie à l'analyse de texte, montre ce qui circule de l'une à l'autre, s'épanouit, se dérobe et s'impose. Il balait l'approche freudienne, les certitudes de la psychopathologie. Ennemi des systèmes, des dogmes (en littérature), il épouse la foi en l'homme de Dostoïevski, sa défense et son illustration du libre-arbitre dans l'affrontement permanent entre le bien et le mal, et ne commence à prendre ses distances que devant la puissance d'un moi gorgé au-delà de la suffisance de terre russe, de peuple russe, de tsar et de Dieu russe, et la conviction finale que cela serait indispensable pour approcher l'universel.

Jean-Louis Perrier

(1) Viennent de paraître en un seul tome, dans la traduction stimulante d'André Markowicz, *Crime et châtiment*, *Le Joueur* et *L'Idiot*. Actes Sud, « *Thesaurus* », 1 360 p., 170 F (25,92 €).

★ **Signalons également :** *Le Joueur* (éd. Mille et une nuits, n° 214) ; *Le Double* (Actes Sud, « *Babel* », n° 345) ; *L'Adolescent* (Gallimard, « *Folio classique* », n° 3128).

## SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

# Voyage inoubliable

**LES VAISSEAUX DU TEMPS**

(The Time Ships)  
de Stephen Baxter.  
Traduit de l'anglais  
par Bernard Sigaud,  
Robert Laffont, « *Ailleurs et demain* »,  
500 p., 149 F (22,72 €).

**E**n 1895, Herbert George Wells publiait *La Machine à explorer le temps*, s'imposant ainsi, d'un coup, comme le père de la science-fiction moderne tout en lui ouvrant le champ d'un de ses thèmes les plus fascinants.

Un siècle plus tard, en hommage au grand ancêtre, Stephen Baxter a imaginé pour le voyageur du futur de Wells d'autres pérégrinations temporelles, en proposant une bifurcation du récit, après l'étape de l'an 802701 et la découverte de l'évolution de l'humanité en deux races distinctes : les éloï et les morlocks. Au lieu de se perdre dans les confins du temps, le voyageur, revenu dans son laboratoire, repart aussitôt pour tenter d'arracher l'éloï Weena des « *griffes* » de ses prédateurs...

Mais le roman de Stephen Baxter n'est pas exactement une suite du roman de Wells, ni même un pastiche respectueux. C'est qu'en un siècle la SF a évolué, s'est enrichie, complexifiée, et que ses auteurs ont exploré avec beaucoup de ferveur spéculative aussi bien les paradoxes temporels (tout voyage temporel modifie la chaîne des causalités) que les univers parallèles (le vertige des possibles). C'est donc avec le point de vue d'un auteur de son temps que Stephen Baxter a conçu l'itinéraire un peu chaotique du voyageur temporel, l'envoyant même là où Wells n'avait pas voulu l'emmener pour ne point se distraire de son objectif principal : dans le passé pour une singulière robinsonne.

C'est pourquoi Stephen Baxter s'est amusé à accomplir des boucles temporelles qui permettent au voyageur de se rencontrer lui-même, a imaginé un début de XX<sup>e</sup> siècle uchronique, a décrit une lointaine civilisation machinique et a lancé son héros rétroactivement vers la naissance de la Terre, afin de lui faire éprouver l'infinitude de l'espace-temps. Avant de le faire revenir à son point de départ, pour débiter une expérience visant à modifier le cours de l'évolution.

● **FANTASY**, anthologie d'Henri Loevenbruck et Alain Névant  
Sur le modèle de l'anthologie de Serge Lehman, *Escalier sur l'horizon*, dédiée à la science-fiction française, les deux compilateurs proposent « *dix-huit grands récits de merveilleux* ». Mais, contrairement à la SF, il n'y a pas de tradition de la fantasy en France, quoi qu'en prétendent les anthologistes, qui, toujours à l'imitation de Serge Lehman, ont intitulé leur postface « *Les enfants de Rabelais* ». Le résultat était prévisible, c'est-à-dire l'écrasante domination des auteurs appartenant à l'écurie des éditions Mnémos, qui, depuis plusieurs années, s'évertuent à lancer une école française du genre. Pierre Grimbret (plus à l'aise dans le roman), Stéphane Marsan, Mathieu Gaborit, David Calvo, avec son très savoureux « *John Frog* », et, surtout, Fabrice Colin, qui, avec *Naufrage mode d'emploi*, dresse une admirable défense et illustration de la fantasy, se taillent la part du lion. Il n'y a guère que G. E. Ranne pour leur tenir la dragée haute avec une version moderne et fort bien troussée de la légende de saint Nicolas. Le reste du sommaire est de qualité moyenne. (Fleuve noir, 474 p., 72 F, 10,98 €.)

● **FÉERIE**, de Paul J. McAuley

En lisant ce gros roman touffu, parfois jusqu'à la confusion, on est frappé par l'ambition du propos. Décrire un futur relativement proche, mais où le caractère déjà chaotique de notre époque est fortement exacerbé, poussé jusqu'au vertige, à partir de données crédibles. Mettre en jeu les révolutions technologiques qui vont bouleverser les décennies à venir : manipulations génétiques, virtuel, nanotechnologies, etc., dans un contexte de déréliction sociale et de dérèglement moral qui les dévoient. Donner à l'ensemble une coloration toute mythologique. On peut se laisser emporter par le torrent impétueux des péripéties, apprécier l'invention et le souffle de l'auteur, mais regretter une surcharge romanesque qui rend, par moment, le roman abscons. (Traduit de l'anglais par Valérie Guilbaud, J'ai lu, « *Millénaires* », 474 p., 89 F, 13,57 €.)

● **AU-DELÀ DE NOS RÊVES**, de Richard Matheson  
Sans doute est-ce à la sortie du film tiré de ce roman publié originellement en 1978 que l'on doit la publication de sa traduction française. La-

quelle dévoile un Richard Matheson assez inattendu, plus proche du romantisme fantastique du *Jeune Homme*, la *Mort* et le *Temps* que des textes qui firent sa gloire. A bien y réfléchir, toutefois, il n'est pas très surprenant que le scénariste de *The Twilight Zone* nous entraîne dans la quatrième dimension de l'après-vie, dans les mystères de l'outre-mort, et qu'il nous conte encore une fois une histoire d'amour fou, d'amour absolu. Richard Matheson a signé là une nouvelle version du mythe d'Orphée et d'Eurydice dans laquelle un scénariste de télévision défunt traverse « *une imbrication infinie d'enfers* » afin de retrouver Ann, la femme aimée sans qui il ne peut envisager de « *vivre* », même à Summerland, sorte de paradis païen, droit sorti de l'imagination de l'auteur. Brassant aussi bien le thème des fantômes ou du spiritisme que celui de la réincarnation, *Au-delà de nos rêves* est une singulière « *fantasy métaphysique* » où Matheson a mis, visiblement, beaucoup de lui-même. (Traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Hélène Collon, Flammarion, 310 p., 120 F, 18,3 €.)

# MORGAN SPORTÈS

Tout a commencé par un jeu.

**Le lieu :** Paris. Les joueurs : un écrivain français ; une jeune Japonaise.

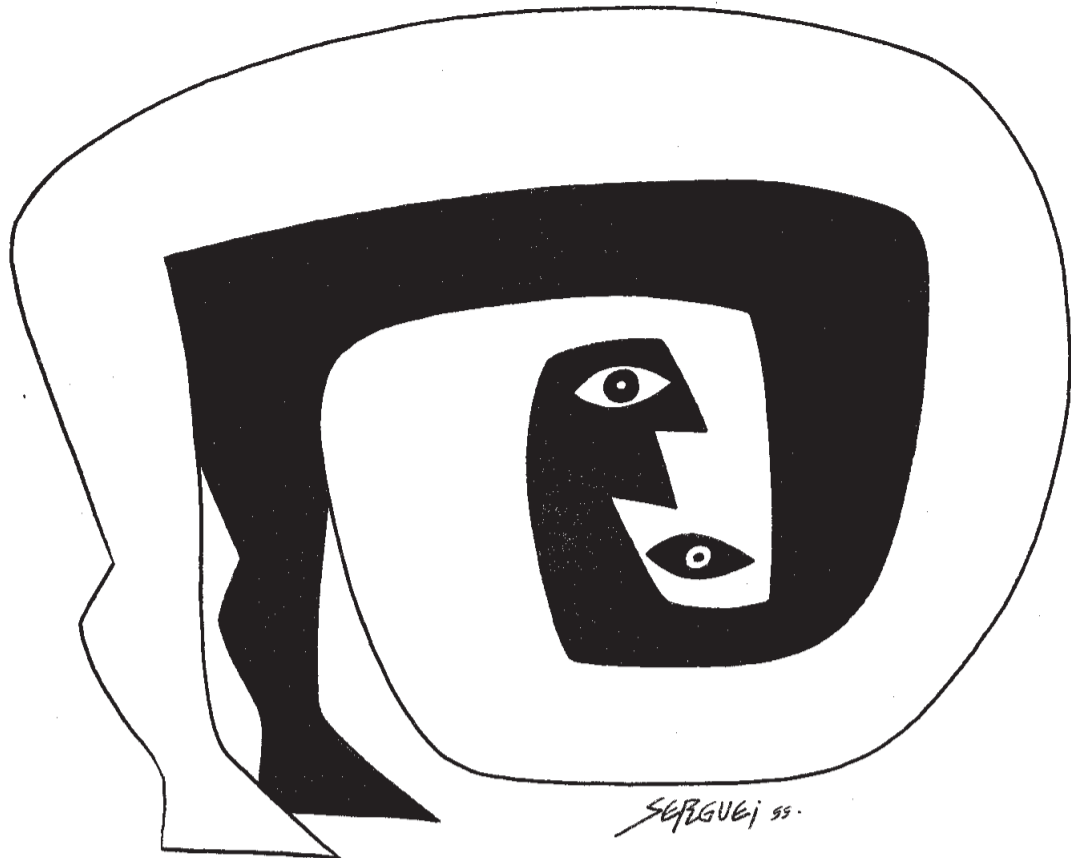
**Ils se rencontrent, font l'amour. Petit à petit le goût qu'ils ont l'un pour l'autre devient si fort qu'il leur faut compliquer les choses. Installer des rituels - miroirs, accessoires divers.**

**La répétition des gestes de l'amour ne parvient pas à faire oublier le sentiment poignant de la fuite du temps.**

**RUE DU JAPON, PARIS**  
roman  
Seuil



## D'Est en Ouest et retour



**LA SUPERCHERIE DÉVOILÉE**  
**Une réfutation**  
**du catholicisme**  
**au Japon au XVII<sup>e</sup> siècle**  
de Jacques Proust.  
Ed. Chandeigne, 192 p.,  
120 F (18,3 €).

**GANDHI**  
**Aux sources de la non-violence**  
de Ramin Jahambegloo.  
Ed. du Félin, 190 p.,  
129 F (19,67 €).

**LA LUMIÈRE**  
**SUR LES TANTRAS**  
**Chapitres 1 à 5 du**  
**« Tantraloka »**  
d'Abhinavagupta.  
Traduits et commentés  
par Lilian Silburn  
et André Padoux.  
Ed. Collège de France,  
publications de l'Institut  
de civilisation indienne,  
diffusion De Boccard,  
320 p., 300 F (45,74 €).

Scène 1, Japon, Nagasaki, 18 octobre 1633. Cristovao Ferreira, chef de la mission jésuite venue du Portugal, a été arrêté. Pendu par les pieds, étroitement ficelé, les mains derrière le dos, il est descendu jusqu'aux genoux dans une fosse dont on bouche l'entrée par des planches. Il doit y rester jusqu'à la mort, ou jusqu'au reniement de sa foi. Les heures passent. D'autres missionnaires sont déjà morts, plusieurs mourront encore plutôt que d'apostasier. Cristovao (le « porteur-christ »), lui, va changer de camp, radicalement : il devient maître zen, prend femme, a un enfant, rédige en japonais un violent pamphlet antichrétien et meurt honoré par sa nouvelle famille. Cette double vie a intrigué les historiens. Certains ont douté. Est-ce bien le même homme qui détenait tant de pouvoir au sein de la Compagnie de Jésus et qui démonte, trois ans plus tard, les supercheries chrétiennes en faisant preuve d'une tournure d'esprit et de figures de style éminemment japonaises ? Ses compatriotes, sur place ou au Portugal, ont fait courir le bruit de son suicide. Des chercheurs ont jugé peu vraisemblable qu'une torture, si ravageante qu'elle

soit, change de manière immédiate et définitive toute la perspective intellectuelle et affective d'une existence. Jacques Proust donne la solution. Il ne se contente pas de traduire du japonais le libellé étonnant où Ferreira explique, point par point, que dans le dogme chrétien « tout est inventé, tout est creux », et que chacun de ses principaux fondements « passe les bornes de la compréhension ». Erudit perspicace et convaincant, Jacques Proust montre comment cet homme, dès le temps de sa formation, était déjà marqué par le scepticisme, comment il retourne contre les siens les arguments découverts au fil des disputes scolastiques. Bref, de son Japon d'adoption, l'ex-jésuite annonce, au pinceau et à l'encre de Chine, les vigueurs antichrétiennes du curé Meslier et du baron d'Hol-

bach. Deux camps ennemis - Est et Ouest - et un transfuge exemplaire. Scène 2, Afrique du Sud, automne 1907. Un jeune Indien mobilise ses compatriotes au Transvaal. Au cours de ses études à Londres, il a découvert certains textes fondateurs de la culture de son peuple, comme la Bhagavad Gîtâ. Il a également lu les Évangiles, et aperçu le message du Bouddha à travers... *The Light of Asia*, le poème à succès d'Edwin Arnold, qui contribua largement, dans le monde anglo-saxon, à la première popularisation du bouddhisme en Europe. Ce jeune homme a pour nom Mohandas Karamchad Gandhi. Celui qui allait incarner l'Inde, donner forme à son identité propre dans le monde moderne, symboliser ses vertus spécifiques, s'est aussi largement nourri de penseurs occiden-

taux. L'intéressante étude de Ramin Jahambegloo montre comment parmi les sources de la non-violence gandhienne figurent Thoreau, Ruskin et Tolstoï, avec qui Gandhi entretint en 1909 et 1910 une correspondance détaillée. Ainsi, l'homme qui poursuivit dans le domaine politique le même « esprit de vérité » qu'en religion est-il d'abord, et de manière exemplaire, un hybride culturel d'Occident et d'Orient. Les deux mondes peuvent se greffer l'un à l'autre, s'enchevêtrer, engendrer des métissages qui surmontent leur opposition supposée. Scène 3, au Cachemire, il y a juste mille ans. Maison de pierre et de bois, dans les premiers contreforts himalayens. Une femme prépare à manger. Un homme, Abhinavagupta, s'est installé chez la cousine d'un de ses disciples, pour écrire au

*On a longtemps cru  
pouvoir opposer Orient  
et Occident. On découvre  
pourtant des transfuges,  
des jeux de miroirs.  
Et des pensées capables  
de rendre cette  
distinction sans  
importance*

calme. Dans le traité qu'il rédige, il loue à plusieurs reprises sa patience, son attentive gentillesse. De la vie de ce lettré, nous ne savons presque rien. Mais l'essentiel de son œuvre, heureusement, nous est parvenu. Il est possible de découvrir un esprit exceptionnel, que les vieux stéréotypes relatifs à l'Inde ne permettraient pas de soupçonner. Abhinavagupta est en effet un philosophe rompu aux jeux de l'abstraction, aux raisonnements dialectiques et à la construction de concepts. Il se révèle également mystique, virtuose de l'expérience spirituelle. C'est enfin un esthète, grand amateur de poésie et de musique, théoricien du théâtre. Nous pouvons lire désormais une savante traduction des cinq premiers chapitres d'une de ses œuvres maîtresses, le *Tantraloka* (*La Lumière sur les tantras*). C'est traité fort ardu, dont même les experts çà et là perdent le fil. 5 838 stances ! Une douzaine de volumes dans l'édition composée en Inde au début de ce siècle, un cinquième environ a été traduit en français par Liliane Silburn, disparue en 1993, et André Padoux. Gigantesque, l'ouvrage passe aussi pour obscur : une bonne partie des doctrines et rituels auxquels il fait référence ne semblent plus connus de qui que ce soit. Cependant, une fois franchis quelques obstacles, on découvre une démarche spirituelle d'une rare ampleur, qui balaie les clivages entre Orient et Occident. On retiendra seulement, à titre d'exemple, la

question de l'ignorance. Aux yeux d'Abhinavagupta, l'ignorance ne se définit pas par une pure et simple absence de savoir. Elle consiste plutôt en une vue partielle, incomplète, chez un esprit capable de parvenir éventuellement à la lumière. Ainsi, par exemple, un mur n'ignore pas : ne pouvant rien savoir, il ne peut rien ignorer. L'esprit humain est au contraire séparé du Tout, de l'Absolu, et séparé de lui-même, par le voile de l'ignorance. Jusque-là, rien de bien extraordinaire. Encore faut-il ajouter que cette pensée est « non dualiste ». Elle n'oppose pas deux principes, l'un de lumière et l'autre de ténèbres - l'esprit et la matière, l'âme et le corps, Dieu et le monde. N'existe que Siva - ou si l'on préfère l'Absolu, ou la Lumière, ou Dieu, ou la Conscience. Ce qu'il faut donc parvenir à concevoir, et plus encore à expérimenter, c'est que l'ignorance - d'où naissent le monde, l'existence séparée, l'individu dans son autonomie illusoire... - est un libre jeu de l'Absolu avec lui-même. L'ombre n'est pas extérieure à la lumière. Elle n'est pas d'une autre nature ni produite par d'autres sources. La lumière elle-même, en son sein, fait de l'ombre - par le jeu de sa puissance fulgurante. Il y a seulement un siècle, on croyait encore bien souvent que les grandes unités imaginaires nommées Orient et Occident constituaient deux mondes - séparés, autonomes, étanches, homogènes, chacun pourvu de son identité propre et fort de son histoire. Depuis, des fissures diverses ont entaillé les frontières. Entre Est et Ouest sont apparues - en des lieux parfois inattendus - importations, infiltrations, influences réciproques, anciennes ou récentes, filiations enchevêtrées ou simplement proximales. Tout en conservant leur pesantier historique, les distinctions anciennes ont commencé à s'estomper. Le bruit qu'elles faisaient s'atténue. Car on découvre chaque jour des places où, comme dit Abhinavagupta, « le tintamarre du monde fond de lui-même comme les neiges à la brûlante chaleur de l'été ».

## Freud, une fin annoncée

*Quand Frank Sulloway remet en cause les fondements de la théorie freudienne*

**FREUD**  
**Biologiste de l'esprit**  
de Frank Sulloway.  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par Jean Lelaidier.  
Avant-propos  
d'André Bourguignon,  
présentation de la nouvelle  
édition par Michel Plon.  
Fayard, 598 p., 190 F (28,97 €).

Lorsque, à la fin des années 70, le devant de la scène psychanalytique française était occupé par le lacanisme, un certain nombre de chercheurs, de philosophes, mais aussi de psychanalystes, avaient commencé, à l'étranger, à mettre sérieusement en cause le fondement même et la validité de ce savoir en scrutant les circonstances de son invention par Sigmund Freud. Le livre de Frank Sulloway, alors chercheur au MIT, marqua, lors de sa parution en 1979, une étape décisive de ce « début du crépuscule » du freudisme alors en passe d'être menacé, dans la pratique clinique, par l'irruption des psychotropes. Le psychanalyste suédois Ola Anderson avait certes, dès la fin des années 50, jeté les premières sondes dans la « préhistoire de la psychanalyse » (les années 1886-1896). Une préhistoire de la psychanalyse dont Anna Freud surveillait jalousement les archives et dont l'histoire officielle était capitalisée par un disciple « au-dessus de tout soupçon », Ernest Jones. Puis vint Henri Ellenberger, qui montra l'ancre de la notion d'inconscient dans le folklore et le discours scientifiques de l'époque du jeune Freud. Mais il appartenait à l'ouvrage de Frank Sulloway d'entretenir pour de bon la légende entretenue d'une psychanalyse née tout armée du cerveau d'un Freud, « conquérant » de l'esprit humain - ce que Sulloway nomme le « mythe du héros » - en montrant ce qu'elle devait aux compagnons de route de Freud.

Nicolas Weil

## Quel avenir pour la psychanalyse ?

*Patrick Froté a interrogé neuf représentants de la troisième génération psychanalytique française sur l'évolution de leur discipline. Malgré dérives et attaques, l'optimisme reste de mise*

**CENT ANS APRÈS**  
de Patrick Froté.  
Entretiens  
avec Jean-Luc Donnet,  
André Green, Jean-Claude Lavie,  
Jean Laplanche,  
Joyce McDougall,  
Michel de M'Uzan,  
J.-B. Pontalis,  
Jean-Paul Valabrega,  
Daniel Widlöcher.  
Gallimard, « Connaissance  
de l'inconscient », 566 p.,  
195 F (29,73 €).

Voilà un livre collectif qui réunit neuf auteurs choisis parmi les représentants les plus connus de la troisième génération psychanalytique française (nés entre 1920 et 1935). Interrogés par un chercheur venu du Québec, ils s'expliquent sur eux-mêmes et commentent leurs propres œuvres. Au fil des pages, on ne s'étonnera pas de retrouver des réponses souvent identiques sur le passé ou le présent de la psychanalyse. Au cours de ce dialogue, ponctué de longues citations puisées dans des textes déjà publiés, chaque protagoniste parle en son nom bien que chacun appartienne à une association : quatre auteurs pour la Société psychanalytique de Paris (SPP), quatre également pour l'Association psychanalytique de France (APF), un seul pour l'Organisation psychanalytique de langue française (OPLF ou Quatrième Groupe). Nettement majoritaires, les membres des deux sociétés françaises (SPP et APF) affiliées à l'International Psychoanalytical Association (IPA), fondée par Freud en 1910, expriment des positions souvent divergentes. D'une manière générale, les auteurs pensent que la psychanalyse a encore un bel avenir de-

vant elle et qu'elle ne doit pas trop se soucier des attaques qui s'abattent périodiquement sur elle, même si cela entraîne, comme ils le constatent tous avec amertume, une forte diminution des demandes de cure qui leur sont adressées. La plupart d'entre eux (dont J.-B. Pontalis) se disent lassés du combat et pensent qu'il ne faut en aucun cas débattre avec les adversaires de Freud, et surtout pas avec les hommes de science. Ils préfèrent, disent-ils, s'adonner à l'art et à la littérature sans tenter de convaincre quiconque de la validité d'une doctrine qui a largement fait ses preuves. Quelques autres, au contraire (André Green), affirment la nécessité d'une polémique sans parvenir toutefois à en préciser le contenu. **RETOUR À UNE PRATIQUE PURE** Aucun des neuf protagonistes ne pense utile de confronter les principes de la psychanalyse avec la situation nouvelle de la famille, des femmes, des enfants et des homosexuels. Selon eux, Freud et ses successeurs ont déjà apporté une réponse à ces problèmes. Seule Joyce McDougall intervient dans ce débat en soulignant qu'il ne lui vient pas l'idée « qu'un (ou une) homosexuel(le) soit incapable d'être psychanalyste » (p. 448). En cela, elle va dans le sens des avancées actuelles du mouvement psychanalytique, tout en adoptant une attitude semblable à celle défendue par Freud en 1921 mais refusée par la direction de l'IPA, et notamment par Ernst Jones. Pour préserver la psychanalyse de ce qu'ils appellent les dérives de la psychothérapie, les neuf auteurs soutiennent qu'il faut la rendre plus pure et plus élitiste afin de conserver le modèle divan-fauteuil, lequel suppose un cadre et une pratique dans un ca-

binet privé : quatre ou cinq séances par semaine d'une durée de 40 à 50 minutes. Hormis ce cadre, il n'y a donc point de salut, même si, comme le remarque tristement Pontalis, la psychanalyse « n'intéressera bientôt plus qu'une frange de plus en plus restreinte de la population. N'y aura-t-il plus que des psychanalystes sur les divans des psychologues ? ». A propos de leurs querelles, les auteurs divergent. Si tous défendent leurs associations, les uns se veulent plus critiques que les autres. Jean Laplanche soutient que l'APF, dont il fait partie, est un excellent modèle associatif pour la formation des analystes, alors que Joyce McDougall se montre plus sévère en soulignant que la sclérose frappe toutes les institutions, y compris la sienne (la SPP). Ce phénomène aurait, selon elle, pour origine le fait que les psychanalystes seraient souvent des gens « fragiles, narcissiques et névrosés ». Sur un point, en tout cas, les neuf praticiens se rejoignent. Tous sont en effet obsédés par Jacques Lacan, qui apparaît dans leurs propos sous l'aspect d'un génie diabolique et séducteur. Il faut dire que six d'entre eux ont été analysés par lui avant de le quitter entre 1964 et 1969. Or, à l'évidence, il n'ont pas fait le deuil de cette rupture d'il y a trente ans, qui continue à les troubler. D'où une condamnation sans appel des psychanalystes dits « lacaniens », qui dominent le champ psychanalytique freudien (une trentaine d'associations). Qualifiés d'« anarchistes » (p. 160), d'« adeptes d'une idéologie médiatisée » (p. 205), d'« archéofreudiens » (p. 287), ces freudiens-là « se disent » psychanalystes (p. 286) alors qu'ils ne seraient, aux yeux des protagonistes interrogés, que des psychothérapeutes formés sans

contrôle et comparables à des jungiens ou à des adlériens, c'est-à-dire à des non-freudiens (p. 161). Se sentant menacés, notamment par les nouvelles aspirations de jeunes cliniciens, fortement marqués par le freudisme mais peu soucieux de querelles d'écoles, les neuf brillants représentants de cette troisième génération ont donc choisi de rejeter ce qu'ils pensent être l'ennemi de l'intérieur plutôt que de défendre la psychanalyse contre ses détracteurs. Sans doute est-ce leur manière à eux d'exprimer, en cette fin de siècle, la nostalgie d'une époque révolue où ils avaient l'impression que leur passé pouvait encore éclairer leur avenir ? **Elisabeth Roudinesco**







